

Tommaso Ottonieri

Né à Avezzano (L'Aquila) en 1958, Tommaso Ottonieri vit à Rome, où il enseigne à l'Université de *La Sapienza*.

Il est l'auteur de : *Dalle memorie di un piccolo ipertrofico*, avec une préface d'E. Sanguineti (Milano, 1980); *Coniugativo* (Milano, 1984); *Crema acida* (Milano-Lecce, 1997); *Elegia Sanremese*, avec une préface de M. Sgalambro (Milano, 1998); *L'album crémisi* (Roma, 2000).

À la question : que reste-t-il des avant-gardes ? le *Groupe 93* a tenté d'apporter une réponse d'avant-garde qui ne soit pas la simple répétition d'une révolution prise pour modèle. Il ne s'agissait donc pas de répéter, de reprendre le geste du groupe 63, mais bien au contraire de montrer en quoi, aujourd'hui, on peut, et on doit le réinventer. Marx dans le *Dix-Huit Brumaire de Louis Bonaparte* : la répétition est comique quand elle tourne court, c'est-à-dire quand, au lieu de conduire à la métamorphose et à la production du nouveau, elle forme une sorte d'involution, le contraire d'une création authentique. Ce problème des révolutions est aussi celui des avant-gardes. Le moyen d'échapper à la répétition comique si nous venons *après la révolution* (D. Guénoun) ? *Le groupe 93* s'est donné pour titre, non la date de sa fondation, mais celle de sa dissolution : répéter l'avant-garde, ce n'est pas la mimer, c'est la miner. Explosante fixe : gloire paradoxale d'une fondation qui est une explosion programmée¹. Au moment de déclarer suspendue l'aventure du groupe 93, Tommaso Ottonieri offrait un portrait de groupe de ses compagnons. Il les évoquait comme des fragments libérés de manière centrifuge par une explosion, comme des corps célestes échappés de la trajectoire catastrophique d'une conjonction astrale. Tous avaient une parabole de positionnement qui lui était propre, mais ils étaient réunis par des "hypothèses de traversée". Ottonieri en décrivait quatre : le *virus*, la frontière (*limine*), la *réserve* et le réseau interactif². Avant-garde prête à l'usage, avant-garde jetable – A. Cortellessa commente : « tout se passe comme si les temps extrêmement rapides de la consommation culturelle, dans l'âge avancé de la post-modernité, avait contaminé de sa frénésie motrice les mouvements qui étaient nés comme ses antidotes dialectiques et les avait condamnés à une redéfinition de leurs objectifs, à une sorte de complexe de Sisyphe des poétiques »³.

Faut-il donc imaginer Sisyphe poéticien ? Tommaso Ottonieri a proposé sous la signature de Tommaso Pomilio, une tentative de poétique – *La plastica della lingua. Stili in fuga lungo un'età postrema* (Torino, 2000). Plastique, ce traité de poétique l'est par sa forme qui se modèle sur sa thèse : la nécessité d'une littérature plastique et hyper rapide, susceptible d'épouser la vitesse du « présent jetable des marchandises ». Plastique, la poétique le sera si elle correspond à une écriture ductile, malléable, capable de se modéliser sur différents registres et sur différents genres littéraires⁴. Dans *La plasticité de la langue*, c'est le sujet lui-même, qu'il soit individuel ou collectif, qui doit prendre des leçons de plasticité. Tristes

1. Cf. Filippo Bettini-Francesco Muzzioli, *Gruppo '93. La recente avventura del dibattito teorico letterario in Italia*, Lecce, Piero Manni, 1990, pp. 129-135; Filippo Bettini, *Gruppo '93 : the Birth of a Movement*, in *Shearsmen of Sorts. Italian Poetry 1975-1993*, (L. Ballerini avec la collaboration de P. Barlera et P. Vangelisti, supplément à *Forum Italicum*, 1992, pp. 154-164); Vittoriano Esposito, *Il "Gruppo '93 e la recente avventura teorico-letteraria in Italia*, in *Galleria*, 1992, n° 1, pp. 51-63. Cf. aussi, plus récemment *Gruppo 93 – Le tendenze attuali della poesia e della narrativa. Antologia dei testi teorici e letterari*, Edizioni Piero Manni, 2003. On trouvera dans ce volume les interventions théoriques et les textes littéraires présentés au congrès de Sienna sur le *Groupe 93* (Barilli, Cataldi, Cesarani, Di Marco, Leonetti, Luperini) et ceux des écrivains qui s'en réclamaient : Bàino, Berisso, Cademartori, Caliceti, Casella, Cepollaro, Fontana, Frixione, Gentiluomo, Ioni, Laccatena, Leonetti, Ottonieri, Voce.

2. Cfr. Tommaso Ottonieri, *Parabole di posizionamento*, in "Allegoria", 1994, n. 18, pp. 129-138.

3. A. Cortellessa, « Per una parola liminare », op. cit. A. Cortellessa rappelle les mots assez durs de Sanguineti qui affirmait à propos du Groupe 93 : « il ne me semble pas que ces avant-gardes [le groupe 93 et les *cannibales*] puissent correspondre au moment présent ». *Elogio dell'anitesi. Il significato dell'avanguardia oggi. Intervista a Edoardo Sanguineti*, in *Allegoria*, 1998, n. 29-30, p. 255.

4. Voici quelques-uns des titres des chapitres de ce traité de poétique : 1. La crête pateuse du sujet (du texte sans organes à l'évanouissement de l'auteur); 2. La lettre et le Feu (Esthétique de la peluche); 3. La plasticité de la langue : la marchandise qui est en nous; 4. Couper en deux (la vie); 5. Loin du centre : un art de la fugue; 6. Basse résolution d'auteur. Encore un mot sur neuf; 7. Trash' endance de la poésie; 8. La zone lyrique. La zone morte; 9. Projectiles sans cible. Formes épiques dans la modernité déclinante; 10. Prosodie de la rue (un style de conflit); 11. Tatouage. Bio-grapher contre; 12. Murmures de la salle des miroirs. Les trois chroniques de la recherche; 13. Battement, la sagesse du poète. Une carte postale de Sofia. 14. L'Apocryphe, la réplique et la postiche : Glose de la vérité; 15. *Marginalia* : du Texte à la Fin (Du Texte sans fin). 16. Ce livre.

le regard est l'arc d'une onde décochée rase
 qui me reprend dans ma pose, radio,
 moi, qui détache mon image en taches
 moi qui résonne au fond du brasier
 plus secret qu'une demeure de métal
 moteur qui fait de moi son phare,
 un feu, moi
 qui avais laissé la voie droite
 pour des motels où cultiver mes insomnies
 divisé assez maintenant ce son
 à ne me jamais distraire du juste cours
 maintenant qu'une lumière me transperce drue
 de part en part en trépanant la vitre
 qui me perfore tout entier de mon côté
 maintenant que je suis le feu de la lumière
 je brûle de cette lumière que je déverse en moi
 et je me soude alors à cette lumière, moi
 qui de moi m'effrite,
 qui m'effrite :

(1997)

Hôtel Yougoslavie (Bataille Nitendo)

D'après *Hôtel California* des Eagles¹

... Épais ciel d'asphalte, dans mes yeux où s'embrase
 Un vent dense de feux, là-haut dans l'air qui danse
 C'est une lame de lumière, creuse ici la distance,
 Ma tête est bitume, du bouton qui largue...
 Vie, décharge, en morceaux. L'ogive, larguée ...
 ... En piqué depuis Aviano, comme une torpille ; ici, à l'Hôtel Yougoslavie.
 ... Elle est debout sur le seuil, immobile, qui m'adresse un geste
 Qui me dit, – tu le sais, que tout ciel est un enfer, –
 Puis les bougies s'allument, et je ne sais comment
 La sirène entre en fusion, et hurle C'est L'Humaine Mission...
 Que nous entrions dans la Mission. Mission Impossible.
 ... Incendie, la nuit. Ici à l'Hôtel Yougoslavie.
 ... Des sons au fond du couloir, qui composent un chœur
 de cortèges démembrés, psalmodient métalliques
 En bas dans une salle de jeux, d'un hôtel plongé dans l'abysse

1. *Hotel California* : chanson très célèbre du groupe de rock américain *The Eagles* (1976). En 1999, l'OTAN décide de bombarder la Yougoslavie après que le président S. Milosevic refuse de se retirer du Kosovo. Ces bombardements, qui ne font pas l'unanimité dans l'opinion publique, causeront plusieurs milliers de morts : 2 000 civils yougoslaves (dont un tiers d'enfants, selon les médias serbes) ; 6 000 civils blessés ; 5 000 membres des forces de sécurité yougoslave. L'OTAN décidera de suspendre ses bombardements le 10 juin 1999. Ce travail poudrien de Tommaso Ottonieri naît de la proximité rythmique des mots *Yougoslavie* et *California* (quatre syllabes et la rime). On invite le lecteur à se reporter aux paroles de la chanson et à la fameuse phrase : *you can't kill the beast*.

Appuie fort sur le joystick, tu franchiras un niveau...

Chaque vie épuisée, tu redémarras, et le sang coule à neuf...

... Ceci est le bûcher. Nintendo. De l'Hôtel Yougoslavia.

Des miroirs renversent le plafond, l'alcool pétille des petits cubes

Et je me retrouve câblé dans mes propres mécanismes

Dans le Hall Yougoslavia, émergée des marais

Je simule la bête et ne peux la tuer

Sur la terrasse de l'Hôtel Yougoslavie, dans les décharges de la fête

En déchargeant mes alibis, pour ajouter tempête à la tempête

Tu peux tirer tant que tu veux, jamais tu ne pourras te tirer.

1999

Post-scriptum: Kerouac, Le dernier hôtel

Dernier hôtel

en face, un mur, noir

Ombre face à moi, imprimée sur la vitre

Et lui qui parle,

peu importe ce qu'il dit,

m'importe seul que c'est le dernier

Le dernier hôtel

Le dernier hôtel

Fantômes dans le lit

Et sang de victimes

Le dernier hôtel.